

Homélies de José Lhoir : année C - cahier 3

Année C - Dimanche des Rameaux

Nous n'avons pas d'homélie pour ce dimanche.

Année C - Pâques - Luc 24, 1-12

André Malraux raconte dans ses Antimémoires comment, arrêté en 44 par les chars allemands et promis à une mort quasi certaine, il demanda à la supérieure du couvent où il passait la nuit, prisonnier, de lui prêter l'évangile afin de pouvoir contrôler par lui-même la puissance qu'il aurait sur un homme condamné à mourir.

Après avoir lu le récit de la passion chez saint Jean, il écrit :

« Seul devant la mort, je rencontrais cette assistance millénaire qui avait enveloppé tant de désespoirs comme le jugement roulerait tant de sépulcres. Mais la foi, c'est croire ; j'admirais la rumeur chrétienne qui avait couvert cette terre sur laquelle je serais bientôt couché, je ne la croyais pas. »

Dans quel livre oriental ai-je lu :

« Le sens du monde est aussi inaccessible aux hommes que la conduite des chars des rois aux scorpions qu'ils écrasent » ?

Pardonnez cette étonnante entrée en matière.

Je ne l'ai choisie que pour un seul mot,
un mot que je vous confie : la rumeur, la rumeur chrétienne.

La rumeur chrétienne : j'assume.

Notre foi est une rumeur,
une rumeur, ça ne se crie pas,
ça ne s'exhibe pas, ne s'assène pas,
ça ne s'impose pas, ça s'expose.

Ca ne se tait pas non plus, ça se dit, ça ne se cache pas.

Mais ça se dit en confidence,
comme un secret murmuré, pour le bonheur, à ceux qu'on aime.
Une affaire de cœur, une affaire d'amour
qu'on chuchote à voix basse.

Il y a encore autre chose dans la rumeur : une rumeur, ce n'est pas tout à fait sûr, c'est fragile, quelque chose d'inévitabile, de provisoirement inévitabile, « ce n'est encore qu'une rumeur »...

J'assume : notez foi en la résurrection n'est encore qu'une rumeur, on verrà bien plus tard. Ce sont des femmes venues au tombeau et qui n'ont pas trouvé Jésus et qui sont revenues dire à leurs grands lourdauds d'hommes au fil élastifiant. La rumeur chrétienne est ici tout entière : Jésus est vivant. D'où un amour de Dieu plus fort que la mort. Grâces soient rendues à ceux qui nous l'ont fait connaître. Ils nous y avons cru. Et elle est arrivée jusqu'à nous, la rumeur de Pâques. Celle qui consent à donner sa vie trouve qu'il y a un pour l'accorder.

C'est au matin de Pâques que la rumeur chrétienne a pris naissance. Ce sont des femmes venues au tombeau et qui n'ont pas trouvé Jésus et qui sont revenues dire à leurs grands lourdauds d'hommes au fil élastifiant. La rumeur chrétienne est ici tout entière : Jésus est vivant. D'où un amour de Dieu plus fort que la mort. Grâces soient rendues à ceux qui nous l'ont fait connaître. Ils nous y avons cru. Et elle est arrivée jusqu'à nous, la rumeur de Pâques. C'est-ce que nous avons : Peut-être, mais il faudra toujours que la rumeur, nous la fassions noter, que nous l'habitions. Il ne faudrait pas que la grosse machine de guerre, qui est devenue parfois la foi chrétienne, occulte la petite question, la question de fin silence que les femmes ce matin nous posent : est-ce que nous l'aimons ? est-ce qu'il est vivant pour nous ?

Le monde de l'Esprit existe, il est à faire, il est devant nous. L'Esprit est actif dans le monde :

Et la question à nous posée, la lâche de la religion, de toutes les religions, déviant tant de malheur, tant de désespoir, tant de violence, serait : comment libérer le fond de bonté qui est en l'homme ? Par le mal, l'espérance chrétienne, ce serait que, plus fort que le mal, il y a en l'homme un fond de bonté qui n'a jamais été complètement effacé dououreux.

C'est vrai qu'en ouvrant nos radios le matin, on est assailli par des catastrophes en chaîne. Notre monde qui est parfois si beau est si souvent tellement dououreux.

Voilà pour l'Esprit en chacune de nos vies. Et à l'échelle du monde ?

« Quand tu reseras petit » : ça m'a fait réfléchir : quel abîme ! Il s'mont dit que l'enfance est devant moi, qu'un jour peut-être je pourrais dire : « quand j'étais vieux »...

« Tu pourras le faire, oncle José, quand tu reseras petit ». Alors un des deux me dit gravement :

d'une chaise) - « Mais je suis trop grand et trop vieux ! » (De fait, je me demande comment ils ont fait pour se coincer à deux entre les quatre pieds et ils m'invitent à partager leur habitat :

Deux petits-neveux se sont fait une cabane avec une chaise renversée et une couverture toute une vie : l'enfance est devant nous, c'est le vieil homme qui est derrière. Et cette œuvre apparemment passive est sans doute l'ouvrage de toute une vie : l'enfance est devant nous, c'est le vieil homme qui est

Je ne peux pas vous *prouver* qu'on a raison de dire de lui ce qu'on n'a jamais dit de personne,
les évangélistes ne me l'ont pas prouvé non plus.

Je ne peux même pas vous *raconter* ce qui s'est passé,
les évangélistes emmèlent leurs pinceaux dans leurs explications.
S'il y a une seule chose qui, massivement, s'impose, c'est que croire
ne s'imposait pas.
Le monde n'est pas devenu chrétien à Pâques
et Malraux ne s'est pas laissé convaincre.
Jésus ne s'est montré qu'à ceux qui croyaient en lui,
à ceux qui étaient de mèche, déjà, dès le départ.

Et vous contesteriez que la résurrection est une affaire d'amour ?

Paix à ceux qui croient au ciel et à ceux qui n'y croient pas.

Je pense que si nous croyons à la résurrection, c'est aussi parce que
nous avons envie d'y croire,
parce que nous avons envie que ce soit vrai.
Nous voulons que l'amour ait le dernier mot,
nous voulons que les moines de Tibhirine soient vivants et nous
avons raison.
Pourquoi ne serait-il pas permis de construire le monde avec cette
espérance ?

Et nous voulons aussi vivre comme Jésus,
aimer et être aimés comme lui :
pourquoi la réalité serait-elle triste ?

Pourquoi chercher parmi les morts celui qui est vivant ?

Un univers de douceur, de souplesse, de guérison : un infirmier, le
Saint Esprit ?
Pourquoi pas ?
À mille lieues de l'univers de Degrelle : le sec et l'humide, commenté
par Littel.

Prier l'Esprit.

On le fait peut-être trop peu, on n'en vit peut-être pas assez.
On ne le nomme peut-être pas suffisamment, on le connaît mal. Il est,
dit-on, le grand oublié.
Je ne sais si c'est vrai, mais si c'est vrai, c'est dommage : on aime
tellement mieux ce qu'on connaît bien.

Mais le principal est d'en vivre.

Paul est formel sur ce point : laisser l'Esprit nous mener, dit-il, ne
pas lui résister, perdre nos raideurs et nos crampes. Laisser l'Esprit
agir en nous.

J'annexe Nietzsche au passage et sa fameuse comparaison.
Il dit que l'homme connaît trois stades :
il est d'abord chameau que l'on charge et qui ploie sous les fardeaux
dont on l'accable.
On lui dit : tu dois et il le fait.
Puis un jour il se révolte, il ne veut plus entendre : « tu dois » mais il
se dit : « je veux », il s'insurge, il conquiert sa liberté : il est devenu
lion.
Il reste au lion féroce à connaître une nouvelle métamorphose, il lui
faut devenir enfant, l'enfant qui traverse les difficultés sans s'en
apercevoir,
par une sorte d'instinct, une espèce d'innocence.

S'ouvrir à l'Esprit, vivre de l'Esprit, ce serait redevenir enfants à la
manière de Nietzsche.
Nous avons sans doute plus de choses à perdre que de choses à
conquérir.

Voice la Pentecôte, la toute fin de l'année liturgique, le couronnement de l'œuvre de Jésus, où l'Esprit de Dieu est donné en abondance à tous les hommes.

Il y aurait tant de belles choses à en dire que le sujet est décurageant : comment choisir ? Je suis revenue tout à fait découragée d'une visite à mes réserves, l'endroit (dans ma tête) où je consigne tous mes trésors d'évangile, c'est à dire nouvelle. Sur l'Esprit, il y a trop !

Alors j'ai pensé qu'il valrait peut-être mieux prier l'Esprit

Mais pour ensemble, ce serait chanter (« celui qui chante pieusement pour doublement ») et les belles hymnes au Saint-Esprit, le *Veni sancte Spiritus*, n'existe-t-il encore, à ma connaissance, qu'en latin.

Ecoutez ce que dit le *Veni sancte Spiritus* qu'on vient de lire à la messe. Il s'y trouve une avallanche de belles images (on ne parle bien de l'Esprit qu'en images : l'Esprit veut dire vent).

On dit : « Tu es repos dans nos fatigues, fracasser dans la chaleur, laver nos souillures, gagner nos radeurs, redresser nos erreurs. »

Tu laves nos souillures, tu gagnes nos radeurs, tu réchauffes nos froideurs, Tu fais phier nos radeurs, tu gères nos blessores.

Tu redresses nos erreurs,

S'il meurt ainsi, ce n'est pas un prophète.
un prophète ne meurt pas ainsi.

Jésus n'est pas mort de la sorte,
Vous savez que c'est une image de Dieu que l'Islam n'admet pas :

Il ne veut pas les oublier.
Il ne s'en va pas, il ne s'en détourne pas non plus :
Elles sont gloires, ses plaies.
Jésus ne les cache pas, il ne les enfouit pas.
cette qu'on aime ».

Elles sont la trace de l'amour dont il nous aime, son amour pour toujours, jamais, éternellement.
Jésus garde ses plaies,
Mais d'abord un message pour Thomas :
Pour nous comme pour Thomas :

Et qu'il a trouvé, il y a beaucoup d'amitié dans cette histoire.
Faut croire qu'il l'aime bien !

Remarque préliminaire : Jésus qui ne fait jamais de miracles sur commande, se pâle à la demande insistante de son disciple.

Et Jésus : « Porte ton doigt ici : voilà mes mains ;
avance ta main et mets-la dans mon côté. »

Non, je ne croirai pas. »

Si je ne mets pas la main dans son côté,
« Si je ne vois pas ses mains la marquée des clous,
croquant sur les plaies du Seigneur.

Une instance manifeste, dans l'épisode de Thomas incrédule et

(Je ne vous dis pas cela dans un but polémique : cette vision est sans doute grande.

Ce n'est pas la nôtre.

Nous sommes peut-être la seule religion qui est née de l'échec de son fondateur.

Croire en Dieu, c'est croire en l'amour : une religion - la nôtre - a prêché cette folie au point de sacrifier son Dieu.

Dieu y meurt, car quel amour ne meurt d'aimer ?)

La croix est passée, mais l'amour demeure dont ces blessures sont le signe.

La souffrance est passée mais l'amour demeure dont ces plaies sont la preuve.

En lui disant « *Vérifie* », Jésus n'invite pas Thomas à se transformer en détective pour un examen anthropométrique, comme s'il lui disait « *Constate, c'est bien moi !* »

Croire à la résurrection, c'est bien plus que *dire* que Jésus est vivant. C'est bien plus qu'une affaire de tête.

C'est entrer joyeusement dans ses sentiments, les faire siens, en vivre, accepter de vivre comme il a vécu, s'efforcer d'aimer comme il a aimé, accepter comme lui, peut-être, de connaître l'échec, d'avoir des ennemis, mais croire que Dieu nous en relèvera, avec lui.

« *Dans tes blessures, cache-moi, ne permets pas que je sois séparé de toi* », dit la prière célèbre de saint Ignace dans une formule hardie.

Thomas est lent à reconnaître que Jésus est vivant et Jésus en souffre.

Pourquoi n'y aurait-il pas, ici, de l'amitié blessée ?

Du 18 au 25 janvier, on célèbre la semaine de prière pour l'unité des chrétiens.

On prie pour que cesse le scandale des divisions.

Scandaleuses, les divisions ? Oui et non.

Oui si on se diabolise, si on s'ostracise ; mais non, si on s'accepte joyeusement différents et qu'on s'en réjouit.

Je ne prie pas pour que les protestants deviennent catholiques ; qu'ils restent ce qu'ils sont et qu'ils m'enrichissent de ce qu'ils sont et que je ne suis pas.

Je ne veux pas les faire catholiques et ils ne veulent pas me faire protestant.

Tout est pour le mieux.

Pas très éclairant sur ces questions, notre évangile, La pensée de Jean ne fait pas avancer le schmilblick.

Et dérisoires, en regard des paroles sublimes de Jésus, les pauvres exemples de cette unité que nous nous efforçons de faire.

On ne va quand même pas comparer un couple, une famille, un monastère, l'unité du pays... avec l'union de Jésus avec son Père !

Ne concluez pas de mon propos que j'accuse Jean de nous décourager par ses propos sublimes.

Simplement, il met la barre plus haut.

Ceux qui croient sans avoir vu et qui sont déclarés heureux, ce ne sont pas les niafs et les crédules : ne lisons pas ici une apologie de la foi du charbonnier, ce sont ceux qui osent faire confiance.)

Tu en auras mis du temps, Thomas, pour me suivre dans ce monde dont nous partons depuis si longtemps. Il faudra tomber les rideurs, quand Mais il se sent pas trop mal sur l'attente fervente,

Car le Seigneur vient tous les jours si nous voulons bien lui faire emouvoir, de quelle manière.

Année C - 3^eme dimanche de Pâques - Jn 21, 1-19

* * *

Une remarque d'ordre esthétique pour finir, sur nos crucifix et les places du Christ. Je n'aime pas trop nos « Christ » aux souffrances, bons dieux de pitié, Christus op de koude steen. J'aime les Christus catalans, romans, le Christ byzantin de saint Frangois : sergion, couronne en tête, vêtements royaux (alors qu'il est mort n'importe). Les christs aux souffrances disent la réalité des choses, ils ne disent pas la vérité.

La réalité du Christ c'est qu'il est mort, sa vérité c'est d'être mystérieusement vivant.

Jean qui d'ordinaire voit tellement haut qu'on le compare à un Pathmos), termine son évangile de manière très humaine. Pierre, et la question de confirmation que Jesus lui pose trois fois avant l'atterrit, littéralement, dans cette ultime conversation de Jesus avec Jean qui confie les clés de la maison.

Il n'y a rien que de l'humeur toute simple dans cette dernière page de l'évangile de Jean.

Un comme eux ? Quel abîme ! Comment Jesus peut-il faire semblable avec d'humbles efforts d'unité quotidienne et ça ne vole pas très haut. Pendam que Jean énonce ces choses sublimes, nous nous collions prêtre ?

Et puis, l'unité, c'est quoi ? Je vous donne un exemple que je connais un peu pour l'avoir pratiquée.

Il a été une fois une famille où il y avait trois enfants : un garçon de 10 ans, une fille de 8 ans et une petite de 5 ans. Ils étaient tous très pieux et allaient régulièrement à l'église. Un jour, leur père leur a demandé de faire une promesse : « Si vous allez à l'église tous les dimanches, je vous offrirai quelque chose à la fin de l'été. » Les enfants ont accepté sans hésitation. L'été est arrivé et le père a tenu sa promesse : il leur a donné une grande boîte remplie de bonbons et de friandise. Mais lorsque les enfants ont ouvert la boîte, ils ont trouvé une énorme quantité de papier d'emballage et très peu de bonbons. Ils étaient très déçus et ont demandé à leur père pourquoi il avait fait cela. Le père leur a répondu : « Je veux que vous appreniez que l'essentiel n'est pas ce que l'on voit à l'extérieur, mais ce que l'on voit à l'intérieur. »

Et là, c'est une question que je me pose, Extrait de ce qu'on appelle la grande prière sacerdotale, Ma troisième réflexion concerne l'évangile. Jean dit, sur l'unité, des choses tellement sublimes qu'on a l'impression de ne plus suivre : il y a rupture d'attelage. Jean demande pour nous que soyons un entre nous comme lui avec son Père :

Car le Seigneur vient tous les jours si nous voulons bien lui faire place. Et la vraie vie est là et le vrai bonheur.

Alors, viens, viens, viens toujours plus. C'est en toi que tout se résume, que tout s'explique. Mais il se sent pas trop mal sur l'attente fervente,

et vous pose.

Mais il se sent pas trop mal sur l'attente fervente,

et nous pouvons recueillir cela, qui était le meilleur,

et que nous, de quelle manière.

Les trois questions d'abord ou plutôt la même question reprise trois fois, comme un écho aux trois reniements de Pierre qu'on lit durant la semaine sainte.

Rappelez-vous : si au moins Pierre ne s'était pas vanté d'être le plus grand, le plus beau, le plus fort ! Mais il avait fait le matamore :

- *Quand bien même tous succomberaient, moi pas !*
 - *Devrais-je mourir avec toi, non, je ne te renierai pas*
- Et la suite, tellement lamentable : une servante :
- *Toi aussi, tu étais avec le Nazaréen !*
 - *Je ne sais pas, je ne comprends pas ce que tu dis là.*
 - *Pour sûr, tu en es, d'ailleurs, tu es Galiléen !*
 - *Je ne connais pas l'homme dont vous parlez.*
- *En vérité, je te le dis, toi aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois.*

Nous sommes habitués à lire sans sourciller le reniement de Pierre. Frappant pourtant que les évangélistes rapportent sans rien y changer cette page si peu glorieuse. Dans les régimes totalitaires, on modifie l'histoire, on la réécrit, on en fait disparaître les pages embarrassantes, et on corrige les photos pour en faire disparaître les personnages devenus embarrassants. Rien de tel ici : j'ai toujours pensé que c'était une preuve d'authenticité.

Et Pierre, le pauvre, qui mange son chapeau, qui entre littéralement sous terre, on en aurait pitié !

Jésus ne veut pas l'humilier, d'ailleurs, il lui garde sa confiance, mais il le connaît son Pierre, il se méfie de ce coq de village. Alors il prend ses assurances : *Dis, tu ne me feras pas deux fois le coup ? Tu es sûr ? Tu es bien sûr ?*

Et Pierre, qui a appris la modestie, à bout d'arguments, a cette jolie réponse qui vient du cœur : *Tu sais bien que je t'aime.*

Il est devenu modeste, Pierre, il arrête ses rodomontades, il ne dit plus « *Seigneur je ne te trahirai pas* », il n'est plus sûr de lui et appelle au secours.

Année C - 7^{ème} dimanche de Pâques - Jn 17, 20-26

J'ai choisi de souligner un mot des trois lectures et de vous le confier

Première lecture, dans les Actes, la mort d'Étienne.
Une histoire de martyre.

L'idéal du chrétien n'est pas de mourir martyr, ne fût-ce que parce que, pour qu'il y ait des martyrs, il faut qu'il y ait des bourreaux, ce qui n'est pas souhaitable, ni pour les uns ni pour les autres. Mais on voit ici un Etienne tellement pénétré de l'esprit de Jésus qu'il reprend jusqu'à ses paroles :

Entre tes mains, je remets mon esprit
qui proviennent du psaume 30 et sont les derniers mots de Jésus, chez Luc :

Père, entre tes mains je remets mon esprit.

Et encore : *Ne leur compte pas ce péché,*
qui rappelle évidemment :

Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font.

Ensuite, deuxième lecture, l'extrait de l'Apocalypse, le dernier livre de l'Écriture.

L'Apocalypse est un livre difficile, curieux. Il s'agit de révélations un peu fantasmagoriques dont les Anciens raffolaient.

Et, dans ce livre, les derniers mots :

Viens, Seigneur Jésus.
Un appel, une prière.

Les premiers chrétiens étaient persuadés que Jésus allait revenir et que ça n'allait pas tarder.

Ils se sont trompés sur la date et peut-être aussi sur la chose.

Cela me rappelle la belle prière, tellement humble, de saint Ignace : « Ne permet pas que je sois séparé de toi ! ne me laisse pas, tiens moi près de toi, c'est tout ce que je te demande. »

Et si on zoome sur Jésus, encore de l'humanité : un Jésus tellement humain, vulnérable, Vulnerable comme lorsqu'il demandait à ses disciples : « Pour vous qui suis-je ? Qui dites-vous que suis-je ? », voyagEUR sans bagage messianique, amnésique de son identité,

que le Poids que nous lui donnons. Il aussi, comme nous, c'est le regard des autres qui le fait être. Non pas le singulier de l'affirmation solitaire : « Je pense donc je suis », mais

le plaisir du regard des autres : « Vous m'aimez donc je suis, je suis partie que vous m'aimez ... ». Et on pense bien sûr au petit Wolfgang Amadeus que Léopold Mozart, son père, exhibait dans toutes les cours européennes et qui, dit-on, demandait aux gens : « Est-ce que vous m'aimez ? » Et alors, demande crise de Galilée, quand on avait commencé à se comparer et la grande envie, rappellez-vous, après le discours sur le pain de vie d'ailleurs encore, rappellez-vous, après le discours sur le pain de vie de crois au contraire qu'une belle amitié régnait entre Jésus et sa bande, Pierre en particulier, peut-être.

C'est cet exemple d'amitié, cette légion d'humainité que je retiens de note évangile.

On va répéter que l'Ecriture qui s'y connaît en amour, en charité, ne connaît rien en amitié.

Pierre qui lui avait répondu : « ouvrez-lui qu'on aille ? » Jésus demandait à ses amis : « Voulez-vous, vous aussi, me quitter ? » et

Et alors, demande crise de Galilée, quand on avait commencé à se comparer et la grande envie, rappellez-vous, après le discours sur le pain de vie d'ailleurs encore, rappellez-vous, après le discours sur le pain de vie dit-on, demandait aux gens : « Est-ce que vous m'aimez ? »

« Vous m'aimez donc je suis, je suis partie que vous m'aimez ... ».

Non mais, comme nous, c'est le regard des autres qui le fait être. Non pas le singulier de l'affirmation solitaire : « Je pense donc je suis », mais

que le Poids que nous lui donnons. Il est absent, il ne fait pas semblant de partir, il ne se cache pas derrière la porte pour voir comment nous allons nous comporter

Notre Dieu est absent, il ne fait pas de cette sorte : « Ils sont absents, comme ceux qui les ont inventés, jaloux, méfiant, revendicatifs. Les dieux que les hommes s'inventent ne sont pas de cette sorte : ils qui ont menti sous ce terme ! »

Come tout cela est peu « religieux », comme tout cela diffère de ce que l'Amour ne peut être que librement choisi et répondu et

parce que l'Amour ne simpose pas, Mais si l'est amour, il ne peut être que cache : (Toute autre espèce de Dieu ne m'intéresse pas.) car enfin, si Dieu existe, il ne peut être qu'amour.

son existence : Je pense au contraire que ce silence de Dieu constitue un indice de Tellelement cache, tellelement secret qu'en fait : Si il est toujours aux abonnés absents, c'est qu'il n'existe pas.

Je pense au contraire que ce silence de Dieu constitue un indice de son existence : Mais si l'est amour, il ne peut être que cache :

(Toute autre espèce de Dieu ne m'intéresse pas.) car enfin, si Dieu existe, il ne peut être qu'amour.

Année C - 4^{ème} dimanche de Pâques - Jn 10, 27-30

L'image du bon pasteur vient du premier testament où Dieu est souvent comparé à un berger.

Jean l'applique à Jésus.

Et c'est de fait une très belle image mais il faut la décaper des tonnes de sucre dont on l'a enrobée et qui la défigurent.

Quand j'étais gosse on m'a fait chanter (et pas moyen de l'effacer de mon disque dur) :

« *Si Jésus revenait au monde,
Le doux pasteur à barbe blonde,
Le charpentier aux grands yeux doux...* »

(Comment diable connaissait-on la couleur de sa barbe ?)

Un souvenir en entraînant un autre, on pense à la pauvre Marie-Antoinette qui jouait à la bergère dans sa ferme à Versailles.

Et à la chanson « *Il pleut, il pleut, bergère* » que composa Fabre d'Églantine, auteur aussi du calendrier républicain et qui finit à l'échafaud.

Tous ceux qui ont écrit ces fadaises ne savaient pas que le métier de berger est un métier rude, parce que les brebis sont fragiles, maladroites, parce qu'il y a le loup.

Relisez le psaume 22 pour savoir quel berger est le Seigneur :

*Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien.
Sur des prés d'herbe fraîche il me fait reposer.
Vers les eaux du repos il me mène pour y refaire mon âme.
Il me guide par de justes chemins, pour l'amour de son nom.
Passerais-je un ravin de ténèbres, je ne crains aucun mal,*

Or donc, le disciple avait demandé au maître de lui donner- excusez-le du peu ! - une double part de son Esprit. « *Tu demandes une chose difficile*, lui avait répondu Élie, *mais si tu me vois pendant que je serai élevé au ciel, loin de toi, alors il en sera ainsi pour toi* ». Élisée avait vu Élie disparaître : les apôtres voient Jésus monter au ciel. Tirez la conclusion.

J'agrandis, pour nous le confier, un seul détail du texte, une phrase à laquelle il ne faut pas nous habituer :

« *Hommes de Galilée, que restez-vous à regarder le ciel ?* »

Des phrases pareilles, ça ne s'invente pas, elles ont quelque chose d'athée.

On a affaire à des anges athées.

Alors que les religions enseignent volontiers les moyens de sortir de ce monde, alors que si souvent elles s'acoquinent avec le compère qu'est pour elles l'au-delà dont elles détaillent avec gourmandise les consolations ou les compensations, alors que l'outre-tombe est leur inépuisable fond de commerce, les anges de l'ascension nous invitent à ne pas sortir de ce monde, à ne pas nous en évader.

Ne regardez pas le ciel, disent-ils.

Je comprends : il ne vous répondra pas, il ne résoudra pas vos problèmes à votre place.

N'abdiquez pas,
vivez avec Dieu, certes, et devant lui, mais aussi sans lui.
Qu'il vous suffise de savoir qu'il est avec vous.
Il se fait de vous une très haute idée,
rendez-lui la pareille.

L'ascension est une absence, une absence voulue. Nous appartenons à une religion dont le fondateur a dit : « *Il vous est bon que je m'en aille* », une religion dont le Dieu est caché (c'est Isaïe qui le dit), discret, secret, absent.

Fête de l'Ascension

Dans une ville où je fus pasteur, le jour de l'Ascension, on faisait dans un ballon et qu'il n'avait pas disparu, cache par un gros nuage, sur la grand-place, un ballon captif, gonflé à l'hélium, à bord d'une oration à me faire sortir de ma tête, et ma coupe déborde. Grâce et bonté m'accoumagnent tous les jours de ma vie. C'est un très beau ballon qui monte au ciel : le problème était qu'il ne fallait pas chez lui - était fait d'images, de belles images qu'il ne fallait pas prendre au premier degre.

Des images pour dire quoi ? La même chose que Pâques : que Jésus ressuscite est pour toujours au père, qu'en le présent auprès de lui, Dieu lui a donné raison, que le mode d'emploi de la vie, le secret du bonheur est de vivre mieux que mes grands mots patauds.

Mais vous le constatez à mentir : les images disent tout cela bien comme à vous Jésus.

La autre, par exemple, qui cache Jésus aux yeux des apôtres : « Une autre lumineuse le fit sous son ombre ». Rappellez-vous la transfiguration : il y est question d'une autre qui semble plonger toute la scène dans un brouillard de montagne. Dans l'Ecriture, la autre est l'image de Dieu.

Qui jésus entre dans la autre si gracie qu'il est introduit dans le cœur de Dieu.

Puis de moi ton batton, ta boulette sort là qu'me consolent. Devant moi tu apprêtes une table face à mes adversaires. D'autre oration à me faire sortir de ma tête, et ma coupe déborde. Grâce et bonté m'accoumagnent tous les jours de ma vie. C'est un très beau ballon qui monte au ciel : le problème était qu'il ne fallait pas chez lui - était fait d'images, de belles images qu'il ne fallait pas cumuler.

Qui le récit de l'Ascension qu'on lit chez Luc - et qu'on ne lit que dans l'Évangile des fidèles que Jésus n'était pas mort au ciel comme convaincre les fidèles que Jésus n'était pas mort au ciel comme même moment, à quelques pas de là, à Léggié, je m'efforçais de dans un ballon et qu'il n'avait pas disparu, cache par un gros nuage, sur la grand-place, pas très rasseeées, les autorités communales. C'est un très beau ballon qui monte au ciel : le problème était qu'il ne fallait pas dans un ballon et qu'il n'avait pas disparu, cache par un gros nuage, sur la grand-place, pas très rasseeées, les autorités communales. Dans une ville où je fus pasteur, le jour de l'Ascension, on faisait

Être prêtre est un service et ce qui importe c'est que le service soit rendu,
et il y a bien des moyens de rendre ce service.
On peut ordonner prêtres des gens mariés, on peut ordonner des femmes (le célibat est une règle purement ecclésiastique).
On pourrait être prêtre pour un temps.

Tenir un discours incantatoire sur les vocations ne fera pas avancer les choses,
il faut inventer des manières nouvelles d'être prêtre.

Bref, la rareté des vocations ne me fait pas peur.
Je me fais davantage de souci pour les religieux de tout poil qui ne sont pas, plus d'une fois, dans une situation brillante.
Eux aussi se posent des questions.

Je leur souhaite de tout cœur bonne chance.
On les aime bien, que serions-nous sans eux ?
On n'imagine pas l'Église sans ses monastères et ses religieux :
Ils sont les espaces verts de l'Église.

Mais ne mêlons pas tout.
N'étant pas religieux moi-même, je n'en dis pas davantage et les confie au Seigneur.
Ils ont plus besoin de nos prières que nous.

L'amour est demandeur et mendiant et pourtant il accepte la libre réponse de l'autre, son refus. Il accepte même de perdre et de mourir, il accepte de donner sa vie mais jamais sans perdre l'espoir d'une réponse de l'autre, toujours dans l'espérance de l'amour et non pas dans l'héroïsme de la vertu.

Si nous croyons que cette qualité d'amour, cette qualité de relations humaines, est possible, c'est pour en avoir fait l'expérience. C'est parce que nous l'avons rencontrée chez quelqu'un qui en vivait ou dans une communauté, dans notre famille, chez nos parents. Cet amour nous a été transmis, non comme un enseignement mais comme une vie.
Cette qualité d'amour je l'ai reçue et je veux à mon tour la transmettre,
je l'ai reçue et je la donne, le bonheur est là.

L'être chrétien est ce flambeau que l'on se passe et dont Dieu, en Jésus, a pris l'initiative.
Je puis aimer parce que j'ai été aimé, parce que quelqu'un m'a aimé.

La vie chrétienne est une histoire, une histoire dont Dieu a pris l'initiative en Jésus-Christ.
Une histoire que Jésus a commencée et qu'il nous a confiée,
Une histoire que nous continuons.

Année C - 6^{ème} dimanche de Pâques - Jn 14, 23-29

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

« Quand je partageais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'une ombre ou quelque chose de moins que rien. Quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères de toute la science, quand j'aurais la plénitude de la foi, une fois à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens en aumônes, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me servira rien. La charité est longue; la charité est serviable; elle n'est pas éternelle; elle ne se résout pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vertu. Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. La charité ne passe jamais. »

Moi qui dois vous commenter l'évangile, je suis embarrassé. Je me rapporte que Jean, dans ses vœux journés, (et il s'agit mort très viteux), allait répéter la même chose : *mes petits enfants, amez-vous les uns les autres, et ces amis qui vous suggèreront de dire autre chose mais qui en démoderont pas.*

Pour me tirer d'embarras, j'ai pensé à Paul, parce que Paul dit quelque part, dans une page célèbre, des choses plus précises sur l'amour:

Comment gagner par l'écoute. Il s'agit, dans la première épître aux Corinthiens, chapitre 13, de cet hymne à l'amour, merveilleux et terrible, que l'on entend si souvent lors des messes de mariage: Aimé, c'est pardonner, espérer en l'autre malgré ses refus, ses rebuffades, ses faiblesses, lui dire :

C'est aussi que tu me traites après tout ce que j'ai fait pour toi ! Tu es plus que la bête que tu as fait, je te garde ma confiance. Aimer, c'est renoncer à tout chantage sacrificiel : C'est aussi que tu me traites après tout ce que j'ai fait pour toi ! Aimé, c'est respecter infiniment tout homme, même infirme, même personne n'en est exclu. Et aussi respecter tous les hommes : l'amour est sans frontière, défugure. L'amour est déintéressé, Paul est très clair sur le déintérêsement de l'amour. Pourtant, j'attends d'autrui qu'il me reconnaîsse à mon tour, car si je préfère dire que l'amour est vulnérable :

Je vais dire des généralités avec lesquelles on est difficilement en désaccord. Au fond, les choses deviennent intéressantes quand on descend dans le concret. Tout le monde est d'accord avec « aimez-moi les uns les autres » mais que mettez-vous dans les mots ? Le diable non tel que nous voudrions qu'il soit, nous rejoindra de ce qu'il le rejouit, lui, même si cela ne nous rejouit pas, nous. Aimé, c'est accepter l'autre de manière inconditionnelle, tel qu'il est, accrochez-vous.

Choisissez dans les détails. Voulez-en savoir un peu moins comme moi, vous vous efforcez d'aimer aujourd'hui un peu moins mal qu'hier.

Savoir ce que vous en pensez. Voulez-en savoir autant que moi. Je définition mais une description de l'amour. Je serais curieux de essayer de ramasser ce que dit Paul, d'en extraire non une définition mais une description de l'amour. Je serais curieux de